

4 euros

Le Bulletin

revue trimestrielle



décembre 2012

numéro 40



**Siège social :**

57 avenue des Ternes 75017 Paris

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
Cotisation annuelle incluant
l'abonnement au bulletin : **46 euros**
Droits d'admission : 40 euros

Toute la correspondance doit être adressée à :

Marie-Danielle Bahisson
57 avenue des Ternes 75017 Paris
Tél : 01 80 06 07 06

Dépot légal 4^e trimestre 2012
ISSN 0752-3076
COMMISSION PARITAIRE 0410 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE
DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
AVEC LA PRÉSIDENCE

Photo de couverture : Corinne Mercadier. La
musique, série Solo, 2012
© Corinne Mercadier. Courtesy Galerie
LES FILLES DU CALVAIRE, Paris.

Le Bulletin

Revue trimestrielle éditée
par le Syndicat des
Journalistes de
la Presse Périodique

Directeur de la publication
Marie-Danielle Bahisson

Rédactrice en chef
Marie-Odile Carpentier
assistée de Jean-Marie Baldner

Conception graphique et réalisation
ad.com / Pierre Duplan

Impression
K / Le Perreux-sur-Marne

Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique

Bureau du Syndicat**Présidente**

Marie-Danielle Bahisson

Vice-présidents

Marie-Odile Carpentier
Jean Pigeon

Secrétaire générale

Agata Kalinowska-Bouvy

Secrétaire général adjoint

Raymond Beyeler

Trésorier

Jean-Yves Jeudy

Trésorier adjoint

Jean-Louis Sternbach

Conseil syndical

Nadine Adam
Marie-Danielle Bahisson
Claudine Bargues
Raymond Beyeler
Simone Bonifaci
Marie-Odile Carpentier
Dominique Dumarest
Baracchi Tua
Paul Dunez
Pierre Duplan
Jean-Yves Jeudy
Agata Kalinowska Bouvy
Jean Pigeon
Gilbert Pineau †
Pierre Ponthus
Georges Robert
Jean-Louis Sternbach

Syndics honoraires
Jeanne-Marie Declide
Hugo Harrang

Éditorial

“ Je souhaite
que nous soyons ici
treize à la douzaine
pour apporter notre
vision des choses. »

Sommaire**Hommage**

Page 4

**Le billet de
la présidente**

Page 5

A voir

page 6

A lire

page 10

Coulisses

Page 12

Culture

Page 14

Rencontre

Page 16

**Les coups de cœur
de Nadine**

Page 17

En balade

Page 18

Nos droits

Page 19

Triskaidékaphobie ?

Un nouveau président de la
République
Deux candidats à une autre
présidence
Trois Suisses, là, pas (encore)
de problèmes...

Quatre épices pour les tajines
de l'hiver

Cinq, chiffre fétiche de
Bernard Pivot, né un 5 mai,
le saviez-vous ?

Six, Ah ne plus jamais entendre
à la télé : « Aux quatre coins de
l'hexagone »...

Sept, bon on ne va pas fignoler,
le nombre d'or, in-con-tour-nable
Huit, on le couche, on est dans
l'éternité

Neuf, vous connaissez le truc :
lorsque vous multipliez n'importe
quel nombre par le chiffre neuf, la
somme des chiffres du résultat est
toujours égale à 9. Succès d'estime
auprès des petits-enfants.

Dix, Otto, de préférence
Onze, se rappeler plutôt Apollo
que septembre
Douze, fin de l'année, ouf. On clôt
les comptes.

Que sera le 13 ?

Chance ? Malchance ?

Année faste ? La paix ? La stabili-
sation politique, économique, so-
ciale ?

Année escarpée ? Êtes-vous tris-
kaidékaphobe ?

Je voudrais bien croire au chiffre 13
porte-bonheur, mais mon esprit ré-
solument cartésien rit sous cape.



Alors je vous offre 13 vœux, à l'ima-
ge des 13 desserts de Provence.
Et plus, je vous laisse les choisir. À
chacun ses plaisirs. À chacun ses
rêves, ses secrets.

Vœux pour notre Syndicat : la san-
té, la vigueur, le renouvellement.
Et puis la qualité et la générosité
d'esprit et de cœur. Qu'il fasse
preuve d'une vitalité à laquelle
nous participions, et dont nous
tirions aussi profit.

Dans ce numéro, nous saluons la
mémoire de Gilbert Pineau qui fut
un temps notre Secrétaire général.
Il écrivait souvent sur l'art dans ces
pages, avec sensibilité et délicatesse.
Ce numéro-ci, le dernier de l'an-
née, lui aurait peut-être plu. Nous
y parlons photo, cinéma, objets
d'art ; il évoque aussi le théâtre et
même le golf, - pourquoi pas ?, les
échanges franco-danois...

Je souhaite que nous soyons ici
treize à la douzaine pour apporter
notre vision des choses. Et je sou-
haite à tous une très bonne année
2013, positive et chaleureuse.■

Marie-Odile Carpentier
mardile@orange.fr

Hommage

Nous avons la tristesse d'annoncer le décès de notre ami Gilbert Pineau, le 27 octobre 2012, à l'âge de 81 ans. Il avait rejoint le SJPP en 2004 ; il y assura le poste de Secrétaire Général entre 2007 et 2010. Deux de ses proches amis témoignent.

Salut Gilbert...

Gilbert regarde en souriant la pie qui fait fuir les baies rouges de la haie et le regard se perd au loin pour découvrir Paris entouré de brume. On est en décembre 2011 au Bel Air à Bry-sur-Marne. Il est ravi de se retrouver ici, comme un gamin pendant son escapade.

On aime cet endroit nous rappelant nos travaux sur la fabrication du Vademecum des réalisateurs pour les sociétés de l'audiovisuel public et privé. Le hasard a voulu que l'on soit près de chez Guy, notre président que l'on connaîtra un peu plus tard. Pendant ces travaux, l'écriture était collégiale. Je revois Gilbert nous reprendre, choisissant les mots pour qu'ils soient plus précis et plus concis, lui qui ne l'était pas toujours dans la vie mais était tellement à l'aise dans l'écriture.

Gilbert a fait une longue carrière à la télé avec quelques quarante films et captations en s'offrant le plaisir de travailler pendant plus de deux ans à Globo au Brésil. Il renonce à signer une longue série de téléfilms, Paris lui manque, mais rapporte quand même dans ses bagages une jolie Brésilienne qui sera sa femme pendant quelques années.

Au début ça n'avait pas bien commencé pour toi, la solitude, un père trop absent et pourtant trop présent par son influence, ballotté d'une famille à une autre, et heureusement Jean Giraudoux va croiser ta route te faire sauter sur ses genoux et puis tu l'accompagnes aux répétitions à l'Atelier avec Louis Jovet ce qui va



être un tournant pour toi et certainement décider de la voie que tu vas suivre, la mise en scène et les futures captations de théâtre à la télévision. On a encore plein de choses à nous dire, mon cher Gilbert, à évoquer, nous avons croisé nos routes pris des coups mais aussi et tant pis si notre modestie doit en souffrir nous avons eu quelques réussites, Gilbert avec tes adaptations et tes films tu dois être fier de ta carrière à la télé.

On en reparle ? ■

JyJ

Gilbert restera à tout jamais notre ami

Les feuilles mortes tourbillonnent dans le vent nous faisant penser à tous ceux à qui, dans quelques jours, nous allons porter des fleurs au cimetière. Gilbert Pineau nous a quittés et c'est à lui que je pensais. Plein d'énergie, il s'était mis très rapidement à la disposition de notre Syndicat. En 2009 je suis devenue son adjointe, je me souviens que Gilbert était prêt à rendre service à tel point que j'avais souvent l'impression que c'était lui qui m'assistait et pas le contraire. Un jour, tel un gamin, il s'est assis par terre pour préparer l'expédition du courrier. En voyant mon air surpris il m'a dit : « Pensez vous par hasard, ma chère Agata, qu'à mon âge on ne le ferait pas? » Mais ce qui m'a encore plus surprise, c'était une incroyable facilité avec laquelle il s'est remis

debout une fois son travail terminé. A l'époque son corps suivait encore son esprit qui resté jeune, très jeune. Gilbert n'était pas seulement jeune d'esprit, il était également très moderne et équipé à la pointe de la dernière technologie. Il souhaitait révolutionner beaucoup de choses et souvent apparaissait-il presque trop novateur pour nous. Pour ne citer que son grandiose projet informatique, si avant-gardiste, qu'il nous était impossible de le suivre techniquement. J'aimais bien travailler avec Gilbert, même s'il lui fallait avoir toujours raison et qu'il voulait apparaître comme un professeur. La première fois que nous avons travaillé chez moi pour le SJPP, j'ai invité Gilbert à partager notre déjeuner. Mon mari a servi l'apéritif et je pensais m'éclipser dans la cuisine, mais Gilbert m'a suivi. Sous l'œil étonné de mon époux, il a soulevé tous les couvercles et m'a questionné sur mes plats, mais quand il m'a posé la question : « N'avez-vous pas oublié de saler l'eau pour des pommes de terre ? », je me suis brutalement retournée vers lui en disant « Ah non, stop ! » et tout d'un coup tous les trois nous sommes partis dans un éclat de rire. Ce jour-là nous sommes devenus de bons amis avec qui Gilbert pouvait rire, même si on devinait au fond de lui une profonde tristesse d'exister. Cette tristesse, on la retrouvait dans ses grands yeux bleus qui semblaient fixer avec mélancolie un lointain univers. Mais Gilbert qui paraissait souvent froid et réservé savait sourire et rire et savait s'ouvrir vis-à-vis des autres. C'était un Grand Monsieur, d'un beau et intense parcours professionnel et c'est d'autant plus formidable d'avoir eu l'occasion de le connaître tout simple, amical et convivial. ■

Agata Kalinowska-Bouvy

Le billet de la présidente

“ Former ce véritable réseau dont nous rêvons tous ! »

Dernière ligne droite avant notre Assemblée Générale du 20 mars ! En cette période de l'année, nous pouvons dresser un bilan provisoire de nos actions entreprises depuis notre dernière Assemblée Générale.

Il y a du positif et nous avons encore quelques semaines pour atteindre nos ambitieux objectifs... Notre campagne de recrutement est amorcée : une dizaine de confrères nous ont rejoints mais encore insuffisamment en province et à l'étranger pour former ce véritable réseau dont nous rêvons tous !

Pensons à faire adhérer nos amis éloignés de la capitale avec lesquels nous pourrions créer des liens épistolaires qui nous permettraient d'accéder aux arts régionaux avec une réelle authenticité.

Notre revue ne cesse de s'améliorer sur la forme et sur le fond. Merci à Marie-Odile et à l'équipe rédactionnelle !

D'autres aspects de notre activité sont plus nuancés.

Notre site internet est encore au stade embryonnaire. Nous attendons toujours le webmaster qui saura donner une nouvelle vie à notre syndicat.

Nos tentatives visant à organiser des manifestations extérieures n'ont pas toujours connu le succès qu'auraient mérité leurs concepteurs.

Mais nous avançons !

Il nous reste un peu de temps jusqu'au 20 mars, date de notre prochaine Assemblée Générale, pour infléchir positivement la courbe du redressement.

Notre Assemblée Générale se tiendra à 18h au Sénat grâce à l'amicale intervention du sénateur André Ferrand que je remercie très sincèrement.

Comme toujours, elle sera suivie d'un dîner auquel vous pourrez vous inscrire. Vos amis et vos familles sont les bienvenus.

Nous espérons à cette occasion pouvoir vous remettre notre nouvel annuaire.

Venez nombreux avec force et conviction !

Mais en attendant ces amicales retrouvailles, je souhaite que les fêtes de fin d'année vous apportent la chaleur et l'affection dont nous avons tous besoin.

Joyeux Noël à tous !

Je vous souhaite une merveilleuse année pour vous, vos proches et notre cher syndicat. ■

Marie-Danielle Bahisson

Cotisation 2013

Pensez à votre cotisation pour le renouvellement 2013 de votre carte de membre du SJPP, soit **46 €** à envoyer par chèque à l'ordre du SJPP et à l'adresse de :

Jean-Yves Jeudy,
13, villa Bellevue, 75019 Paris



Assemblée générale 2013
L'Assemblée Générale du Sjpp, se tiendra le mercredi 20 mars 2013 au Sénat.



À voir

Devant un champ obscur

Deux expositions et un livre présentent l'œuvre de Corinne Mercadier.

L'une est plus rétrospective. L'autre, comme le livre, est composée autour de ses deux dernières séries, *Solo* et *Black Screen*. A la Maison d'Art Bernard Anthonioz, l'exposition s'ouvre par une série de dessins (*Black Screen Drawings*) : rêveries où les crayons de couleur et la gouache révèlent, sur le fond noir d'encre d'un théâtre de familiarité étrangeté, les horizons distants de territoires ; sols réfléchissants desquels émergent ou s'installent, avec leurs ombres étirées, diverses formes géométriques incommensurables. L'accrochage, non chronologique, compose des correspondances entre les séries, agence des points de vue où les œuvres dialoguent dans la perspective des salles. Au sortir de l'exposition, une vidéo accueille le visiteur : l'artiste y feuillète et commente ses carnets de croquis, d'autres dessins, préparatoires ceux-là à la conception des sculptures et au travail des images qui en jouent.

Années - Lumière. Bages. La plage. A l'heure du jour où la lumière distend les ombres et réverbère les lieux et les personnages familiers dans un ailleurs. « Photo urgente d'une scène immobile », dans laquelle semble se rejouer la présence absente de *l'Invention de*

« Rubans et sculptures de tissus translucides, soumis aux foucades du vent, se déploient autour de la silhouette sombre de personnages de dos. »



Corinne Mercadier
Once I loved, 2011, Série Solo

Morel d'Adolfo Bioy Casares, l'instantané, qui fonde la série *Longue distance*, inaugure l'exposition, avançant, pour la mettre en doute aussitôt, l'idée que tout ce qui est représenté est vrai, que tout cela a été, ou a été joué. La photographie est le souvenir matérialisé d'un manque. Le rectangle, cinématographique, évoque la mémoire poreuse du réel, cristallisant dans l'image un avant et un après, un temps multiple. Comme les photographes d'un film potentiel, un triptyque (*L'Or 1, 2, 3*) poursuit dans la salle suivante : la piscine d'amis devient la scène de représentation d'une fiction vraisemblable, fiction rebelle d'un présent ordinaire et étrange, déployé et arrêté.

Longtemps, Corinne Mercadier a travaillé avec un *Polaroid SX 70*.

L'exposition présente quelques-uns de ses *Glasstypes* ; l'artiste y photographiait des peintures sur verre « sculptures en deux dimensions » d'objets du quotidien et de vêtements qui, isolés du corps ou de leurs fonctions sur un fond sombre, irradiant une lumière tantôt chaude tantôt froide, s'affranchissant de la certitude de leur apparence comme de celle de leur échelle. Attachée au cadre carré du *Polaroid*, à son grain, à son incertitude fragile de la couleur, aux possibilités de perte qu'offrent les photographies successives d'une même image, Corinne Mercadier sculpte et coud des formes et des vêtements. Lancés devant l'objectif, ils entrent et flottent dans l'épaisseur de la surface sensible

comme des apparitions ; rencontrent, sans qu'on ait jamais la certitude que les plans se croisent ou se superposent, des personnages ; occultent leur visage, les masquent, les transfigurent en nuages d'une inquiétante légèreté ; dialogue ouvert peut-être avec Ralph Eugene Meatyard qui photographiait ses proches dans l'habituelle étrangeté de leur quotidien. Captée *Une fois et pas plus*, l'image d'un hasard, d'une rencontre, provoqués et inattendus, entraîne le visiteur à la suite de Rainer Maria Rilke. Les solides immatériels, happés par la multiplication photographique, révèlent l'exploration lumineuse des espaces et des temps du rêve, dans un songe où le réel est tenu à distance, piégé dans l'épaisseur atmosphérique de l'émulsion.

Dans une série ancienne, Corinne Mercadier interrogeait : « Où commence le ciel ? ». Dans *La suite d'Arles*, elle y apporte une réponse possible, mais, comme toujours, résistante : le ciel en envers, moulage en creux de la géométrie architecturale de la ville de pierre et de ses édifices (Saint-Trophime, Les Prêcheurs). Livres dorés lancés, rubans et sculptures de tissus translucides, soumis aux foucades du vent, se déploient autour de la silhouette sombre de personnages de dos, qui pourraient être chacun des visiteurs, glissés un temps entre les couches de la surface plane de la photographie. Saisis dans leur envol, les rubans deviennent, selon le regard qu'on leur porte, phylactères ou calligraphies d'une annonce impossible et constamment rejouée à l'ombre des formes en suspens (Triptyque *Saint-Trophime 1, 2, 3* ; *D'Arles* la

suite : *Annonce*). Irruption de la parole, de l'invisible dans le visible. Coup de dé. Les citations de tableaux anciens sont ainsi données à l'interprétation du vent. Pour l'Octogone de l'Hôtel-Dieu de Montmorillon (*Le Huit envolé*), elle réactive les références à Giotto comme à Jérôme Bosch, en réalisant un polyptique d'autel. Les rubans de carbone et de tissu qu'elle a « sculptés » sont saisis dans la rencontre avec la gestuelle d'envol de la danseuse Anne Laurent, opposant dans leur élan vers le sol de pierre un huit blanc dressé et un symbole noir d'infini couché. Au revers des panneaux, il est question d'évasion, celle-ci pouvant s'appliquer autant au chiffre qui s'évade de la suite des nombres qu'aux pas de la danseuse.

Le glissement de l'imprévu dans le déroulé du temps se retrouve en écho dans *Le sablier* (*Longue distance* : l'ombre d'un hexagone de toile surprise sur le béton du bloc-haus d'où s'éclipse la silhouette noire d'un homme) ou dans la femme solitaire (*La Jetée 2*) lisant sur la jetée et rappelant, dans une correspondance avec l'œuvre de Chris Marker qu'on ne s'évade pas du temps. A la disparition des films Polaroid, Corinne Mercadier répond par les deux dernières séries, présentées à la fois à la Maison d'Art Bernard Anthonioz et sur les deux niveaux de la galerie Les Filles du Calvaire, continuité et renouvellement dans le passage assumé au numérique. Inversion. Les ciels plombent les tracés archéologiques des anciens marais salants de Peyriac (*Solo*). La terre luit. Le mouvement des objets lancés (baguettes, pneus, ballons) se concrète, réminiscence son-

geuse de Jules-Etienne Marey. Les sujets s'implantent, le geste à peine arrêté, sur le plateau d'un jeu indéchiffrable aux règles obscures. Une porte s'ouvre sur ce que le rêve ou le souvenir nous livre de réel, quelques objets quotidiens (des planches, un lit, des assiettes, un canoë, des balles, un balai, des débris, une échelle, une moquette enroulée) inversés, transfigurés par la lumière blanche dans l'écrin sombre d'un grenier ou d'une terrasse (*Black Screen*). ■

Jean-Marie Baldner

Corinne Mercadier, *Le grain du temps*, Maison d'Art Bernard Anthonioz (16, rue Charles VII, 94130 Nogent-sur-Marne). Corinne Mercadier, *Devant un champ obscur*, Galerie Les Filles du Calvaire (17, rue des Filles-du-Calvaire, 75003 Paris).



Corinne Mercadier
Canoe, 2011, série Black Screen



Corinne Mercadier, *Devant un champ obscur*, texte de Charles-Arthur Boyer, Filigranes Éditions, 2012. Voir aussi Corinne Mercadier, texte Armelle Canitrot, entretien Magali Jauffret, Filigranes Éditions, 2007.



À voir



La lutte n'est pas finie

Le cinéma guinéen naît d'une volonté et d'une stratégie politiques, celles d'Amílcar Cabral, chef du Partido Africano para a Independência da Guiné e Cabo Verde.

Pour sensibiliser, par un cinéma de propagande exigeant, le peuple guinéen et le monde à la lutte de libération coloniale, pour créer par l'image l'identité d'une nation libre, en fonder les références de la mémoire collective et en écrire l'histoire, il envoie, pendant la guerre d'indépendance (1963-1974) contre le Portugal colonial, quatre jeunes Guinéens, Flora Gomes, Sana na N'Hada, Josefina Crato et José Bolama Cobumba, étudier à l'Instituto Cubano de Arte e Industria Cinematográfica. À leur retour, ils continuent leur formation à Dakar auprès de Paulin Vieyra, pionnier du cinéma africain et auprès de réalisateurs étrangers comme Lenart Malmer ou Chris Marker, qui travaille avec Sana na N'Hada pour des séquences de *Sans soleil* (1983).

De la période prospère des documentaires tournés dans les années 1970, comme des longs métrages, il ne reste, en Guinée-Bissau après le coup d'État de novembre 1980 et la période d'instabilité qui suit la guerre civile de 1998-1999, que les séquences et films archivés à l'Instituto Nacional do Cinema e Audiovisual da Guiné-Bissau, accompagnés de quelques films réalisés dans des pays alliés ou des copies laissées par Chris Marker en 1979. Poursuivant, après *The Embassy* (2011) – hommage au film éponyme de Chris Marker et au *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire –, la construction de l'héritage photographique et filmique guinéen, Filipa César a entrepris d'ouvrir les archives de l'INCA, de transférer les bobines 16 mm, trop fragiles

pour les présenter au public, sur un support numérique, de donner une nouvelle vie aux films de fiction et aux documentaires rescapés de l'abandon par le pouvoir et des destructions de la guerre civile, de débrouiller la naissance du cinéma national guinéen et son histoire, de le diffuser, sous forme de performances et de production par les auteurs guinéens, de projections et de débats. C'est ce projet que la commissaire d'exposition, Filipa Oliveira, présente dans la programmation satellite du Jeu de Paume, sous le titre *Luta ca caba inda*, repris d'un film inachevé. D'entrée, le visiteur est capté par une grande carte, en courbes de niveaux, notées en années, et en noms de lieux de production, étalée sur une table. La cartographie du recensement intuitif et figuratif de la découverte des archives filmiques, de leur méthode d'exhumation et d'exposition, modèle les traces et les

lacunes, les présences et les absences de l'histoire cinématographique guinéenne et leurs lectures par l'artiste. Chaque point est légendé par la date, le titre et la description : films inachevés ou bobines non montées comme celles de *Guiné-Bissau 6 Anos Depois*, films de propagande comme *A semana da informação* où Amílcar Cabral, en « commissaire accueillant » fait visiter l'exposition de Conakry en 1972 à Sékou Touré et Myriam Makeba, documentaires comme *O Regresso de Amílcar Cabral* (Le transfert du corps d'Amílcar Cabral de Conakry à Bissau, 1976) de Sana na N'Hada ou fictions comme *Mortu Nega* (*Ceux dont la mort n'a pas voulu*, 1988) de Flora Gomes, un des rares récits sur l'indépendance tournés en Guinée-Bissau. La carte attache au sol guinéen le cinéma militant de la lutte pour l'indépendance et son avenir ; elle relie les bobines d'actualité issues des différents pays favorables au combat pour la liberté, les films du colonisateur portugais et les copies de Chris Marker. Courriers, cahiers de photogrammes à feuilleter – où l'on découvre les principaux protagonistes en action, des images de la nationalisation des banques ou le portrait de Carmen Pereira, première et éphémère chef d'État africaine –, un exemplaire du livre de Basil Davidson sur les révolutions africaines préfacé par Amílcar Cabral..., documentent l'installation et affirment les approches assumées par l'artiste, comme celle de numériser, et de proposer en photogramme dans l'exposition et le catalogue, l'image et ses bandes latérales.

Mélangant documents d'archive et performances d'acteurs qui commentent les photogrammes, images fixes et images animées, sources présentes et passées, le film projeté dans l'exposition est un essai poétique, « une sorte de laboratoire permettant d'aborder et de penser col-

lectivement ces images ». L'artiste y expérimente la porosité du documentaire et de la fiction, des perspectives objectives et subjectives dans le montage ; elle y éprouve les frontières de la réalité et de l'imagination ; y sonde les relations entre l'image en mouvement et sa réception ; elle y confronte le spectateur à l'entrelacement de la présence et de l'absence. Comme l'écrit Filipa Oliveira dans le catalogue, chaque image « porte en elle la présence intangible d'une absence » : autant les films partiellement détruits par « le syndrome du vinaigre », les images altérées ou disparues, les images vues et oubliées que les événements, les histoires et les acteurs dont les images conservées donnent à déchiffrer les traces.

Comme tout procès, tout travail en devenir *Luta ca caba inda* ouvre plus de questions et de doutes qu'il n'apporte de certitudes tranquilles. Qu'est-ce qu'un cinéma national ? Qu'est-ce que la mémoire collective ? Comment se construit-elle et comment opère-t-elle ? L'amnésie, la disparition, les images dissoutes, participent-elles d'une mémoire collective, d'une identité, dès lors qu'elles n'ont jamais été rendues publiques ? Que peuvent révéler les bandes sonores, non encore exploitées, sur ces images dissoutes ? Le texte de Tobias Hering, écrit sur la base d'entretiens avec Filipa César, reprend toutes ces questions et quelques autres, invitant ainsi à suivre, avec passion, la suite et le développement du projet et de la réémergence d'une production de libération trop souvent oubliée. ■

J.-M.B.

Filipa César, *Luta ca caba inda* (*La lutte n'est pas finie*), Programmation satellite 5, Jeu de Paume, 16 octobre 2012 – 20 janvier 2013. Catalogue Filipa César, *Luta ca caba inda* (*La lutte n'est pas finie*), textes de Filipa Oliveira et Tobias Hering, bilingue français / anglais, Éditions du Jeu de Paume, 2012.

Dirk de Herder Photographies

L'ouverture d'une galerie est toujours un événement réjouissant. Consacrée à la photographie, elle a présenté Ray Reynolds lors de son inauguration, en septembre 2012. On vit l'étendue du talent de cet artiste anglais, discret et inspiré. Issu de l'association éponyme, le lieu se nomme « L'œil de l'esprit » (*Mind's eye*). Son fondateur, Adrian Bondy, fut enseignant-chercheur en mathématiques - théorie des graphes - à l'université (Canada, France). Nous avons affaire ici à un passionné de l'image, à un amateur éclairé dont l'objectif (sans jeu de mot) est de réfléchir sur le processus créatif qui relie la photo aux mathématiques. Pas si étrange, si l'on songe qu'en peinture à la Renaissance, Piero della Francesca lui-même publia un « Traité d'arithmétique et de géométrie » (Bibliothèque laurentienne, Florence). *Mind's eye* présente jusqu'au 15 décembre 2012 un photographe exceptionnel, cependant peu connu en France, Dirk de Herder (1914-2003). Hollandais partagé entre Amsterdam, Paris et Stockholm, l'artiste a exploré avec simplicité divers lieux de passage urbains qu'il s'attache, en noir et blanc, à rendre étranges et troublants. On pense à Kertész, ou à Brassai, qu'il rencontra à Paris en 1946. Proche des peintres du mouvement CoBrA - nous voyons d'ailleurs un portrait de jeunesse de Karel Appel - il en a l'esprit subtil. Ses clichés émouvants en clair-obscur évoquent un monde tangible mais déjà évanescant. L'œuvre de Dirk De Herder est conservée à Rotterdam, au Musée National de la Photographie.

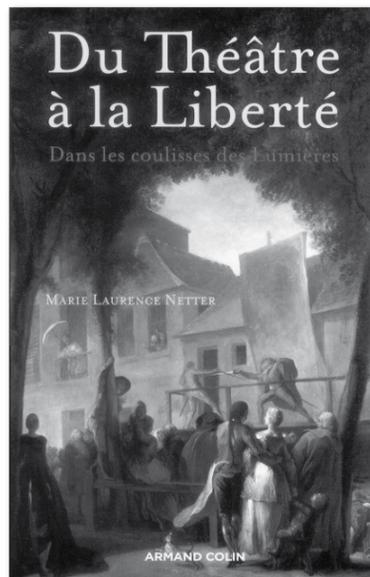
R. B.

Galerie Adrian Bondy (*Mind's eye*). 221 rue St Jacques 75005 Paris

À lire

Du Théâtre à la Liberté - Dans les coulisses des Lumières

Historienne des XVIII^e et XIX^e siècles, chercheuse à l'EHESS/CNRS, Marie-Laurence Netter est aussi notre consœur au SJPP. Elle vient de faire paraître un livre original et passionnant.



Sait-on que, entre la fin du règne de Louis XIV et le début de la Révolution, l'on compte près de 12 000 pièces de théâtre créées en France? Si leurs qualités littéraires et scéniques étaient bien éloignées de celles du siècle précédent, elles étaient conçues essentiellement pour être vues, avec un caractère éphémère. L'intrigue en était simple, la fin toujours heureuse, mais cela n'empêche pas d'y voir représentées une critique sociale forte, une remise en cause de l'autorité – « du père, de la mère, de l'époux, du maître et même du roi » –, et la revendication de liberté et d'égalité qui annonce l'émergence de la philosophie des Lumières, tout en alliant amusement et pédagogie. À côté des trois troupes officielles,

jouant à l'Opéra, à la Comédie-française et à la Comédie-Italienne, à côté des spectacles de foires proposant marionnettes, danseurs de corde, acrobates et courtes pièces inspirées du répertoire italien, le succès grandissant du théâtre d'auteur (comme Lesage par exemple) entraîne l'évolution des comédiens professionnels, puis du « théâtre de société », joué par des amateurs éclairés. Ce dernier est d'abord un divertissement aristocratique, et puis peu à peu, tout le monde en France se met à jouer la comédie, dans les châteaux, les hôtels particuliers, les salons bourgeois. Les invités, les domestiques, les artisans et les paysans participent aux représentations. « Le théâtre du XVIII^e devient ainsi un instrument majeur de la diffusion des idées nouvelles. » Thèmes récurrents : l'amour, le mariage, l'argent. Marie-Laurence Netter illustre ces postulats en analysant avec précision et finesse les thèmes abordés dans les pièces écrites qui nous sont parvenues. Nivelle de la Chaussée, Néricault Destouches, Marivaux, Voltaire, Drouin, Favart, Collé, La Harpe, etc., nous les connaissons plus ou moins, ces auteurs qui posent des questions dérangeantes, « prônent une nouvelle société construite sur le respect de l'individu, l'égalité fondamentale et le rejet de l'autorité non consentie », dénoncent « les mœurs de la cour », montrent « la prévention des Français envers l'argent et la réussite économique (...) le seul argent noble (étant) celui que l'on gagne au service du roi ». « Le be-

soin d'argent et le mépris du travail qui permet pourtant presque seul, dorénavant, de le gagner, contribue évidemment à creuser le fossé qui sépare la noblesse de la bourgeoisie et du peuple, et à attiser le ressentiment de ceux qui n'ont pas d'autre choix que de travailler et de travailler dur. » Observées et décrites par l'auteur, les relations entre maîtres, valets et soubrettes révèlent le cynisme, la noirceur, le manque de scrupules qui pousse les uns et les autres à la manipulation. Les domestiques excellent à dépeindre leurs fonctions, et à déjouer les agissements de leurs maîtres. Le Figaro de Beaumarchais déroulera en une tirade bien connue « quelques-uns des griefs qui s'accroissent depuis un siècle contre les aristocrates et la cour » : « Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de bien ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. » (Acte V, sc. 3). Dans une deuxième partie, Marie-Laurence Netter raconte la vie d'un certain nombre d'auteurs et d'acteurs du XVIII^e. La comédie de mœurs est alors à l'honneur ; le statut d'auteur est ambigu, entre ceux qui ont du talent et ceux qui ne sont que des amuseurs. Auteurs et acteurs peuvent être jetés en pâture aux invités des nobles. Sans parler de la réputation d'immoralité qui a si longtemps collé aux « filles de l'Opéra ». Bien plus que n'importe quel « thriller », on lit avec curiosité et délectation la vie de M^{lle} Clairon, de M^{lle} Dumesnil, d'Adrienne Lecouvreur, de La Champmeslé, des

familles de comédiens, - les Dugazon, Poisson, Dancourt - ... On apprend que Prévile fut « le premier acteur à diriger une école de déclamation financée par la cour en 1774 », que Favart écrit, monte ses pièces et porte à la perfection l'art du vaudeville et de l'opéra comique. Les anecdotes sur ces personnages flamboyants sont aussi passionnantes qu'amusantes. La vogue du théâtre entraîne la multiplication des théâtres bourgeois, voit l'ouverture des théâtres des Boulevards-Neufs. Les pièces de théâtre de l'Ancien Régime sont « à la fois la parfaite illustration et la justification des bouleversements en train de se produire ». « Le génie de ce théâtre a été d'avoir insensiblement amené tout le monde à penser selon le même schéma, à se comporter selon les mêmes codes et à considérer l'intérêt particulier comme supérieur à l'intérêt général devenu synonyme de contrainte ». Contexte historique, analyse d'une situation sociale en pleine mutation, citations souvent très amusantes de cette partie de notre culture littéraire qui nous est à la fois familière et un peu oubliée, tout est ici passionnant. L'auteur mène son propos avec vivacité et sobriété. On sent qu'elle s'est bien amusée la première à raconter ces intrigues souvent emberlificotées, ces auteurs et ces acteurs prêts à affronter tous les risques pour le plaisir d'écrire et de jouer. Notre plaisir à la lecture répond à celui de l'auteur et à celui de ses héros. ■

M.-O.A.

Du Théâtre à la Liberté - Dans les coulisses des Lumières, Armand Colin 2012, 311p., 23,40€.

Deux femmes à suivre

Françoise Delord

Toutes les vies sont un bien précieux, certaines non seulement pour elles-mêmes, mais aussi pour ceux qui les entourent. D'autres encore vont au-delà et influencent beaucoup de gens, même des inconnus. La vie de Françoise Delord mérite d'être racontée tellement elle a montré son adaptation à toutes les fractures de l'âme, par son courage, son audace, son intelligence et son amour, entre autres pour les animaux qu'elle a rassemblés au ZooParc de Beauval (à côté de Chambord). À Paris, à Bobino, sous le nom de Françoise Doucet, elle a connu nombre d'artistes et s'est passionnée pour les oiseaux. Installée à la campagne, elle a créé un petit parc ornithologique devenu le plus beau zoo d'Europe et un des plus beaux du monde.

Très engagée pour la protection des espèces menacées, elle dirige ce lieu en famille, et ose faire venir des espèces comme des bébés koalas, les seuls en France, des bébés

gorilles extrêmement menacés, un bébé rhinocéros blanc, des bébés otaries, orangs-outans, toucan, une multitude d'oiseaux rares, des pandas roux et ces deux nouvelles stars arrivées de Chine le 18 février dernier, les jeunes pandas loués à la France pour dix ans, (à raison de 750 000 € par an, tout de même...) et qui avalent leurs 20 kilos de bambous par jour. Françoise Delord ouvre son cœur et son album photos, raconte sa vie, sa passion et sa détermination totale et exigeante pour la protection des animaux et des espaces en voie d'extinction. Elle nous montre que la plus belle œuvre d'art c'est de réussir sa vie pour le plus grand bonheur de ceux qui nous entourent. ■

Instinct, ouvrage autoédité chez FD-Françoise Delord, en vente sur le site de Beauval. Les bénéfices de la vente seront versés à ABC&R pour financer la Conservation et la Recherche à travers le monde.



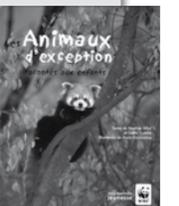
Sandrine Silhol

Les ouvrages présentés par Sandrine Silhol ne ressemblent pas à tous ces livres divers et variés, c'est la résultante du travail d'une femme admirable et admirée, passionnée davantage par les animaux que par l'argent. Sandrine Silhol est une responsable scientifique qui a effectué des études supérieures en rapport avec le comportement animal. Elle est devenue docteur en sciences, puis responsable du Zoo des Sables d'Olonne, coordonnatrice européenne de plusieurs espèces menacées, ce qui lui permet de voyager à travers le monde pour étudier et venir en aide aux animaux en danger, l'ara de Buffon, la grande girafe du Niger, le loup à crinière, le tapir terrestre, le lion de l'Atlas, la tortue d'Hermann, l'ours à lunettes... Comme enseignante et chercheuse, elle a su créer cet outil pédagogique qu'est l'album jeunesse documentaire sur les animaux et cette collection se distingue par l'as-

pect « beau livre » avec une iconographie choisie, car parfois certains clichés montrant la beauté, les particularités, les modes de vie ne permettent pas d'appréhender totalement pour mieux la connaître l'espèce menacée. Les Editions d'Orbestier avec le cours de l'auteure ont effectué un travail de recherche qui force l'admiration de tous et surtout des enfants qui sont souvent plus ouverts, plus à l'écoute, plus sensibles et ces albums jeunesse en couverture cartonnée et quadrichromie méritent leur prix relativement élevé. ■

Jean-Claude Santier

Collection « Animaux méconnus en danger », Editions d'Orbestier, autour de 13 €. *Les animaux d'exception racontés aux enfants*, S. Silhol, G. Guérive, illustrations M. Doucedame, éditions de La Martinière Jeunesse, autour de 19 €.



Coulisses

Plans rapprochés

Visitons à nouveau les coulisses du septième art avec Raymond Beyeler, notre collègue auteur et acteur, qui eut l'avantage de tourner récemment auprès de Nicole Kidman, Emma Thompson, Pierce Brosnan ou Lambert Wilson. Témoignage.

GRACE OF MONACO

Drame sentimental d'Olivier Dahan, avec Nicole Kidman

Une somme d'incertitudes et d'obstacles fut franchie quand nous entrâmes dans la fiction, en 1956, aux studios d'Hollywood. Producteur de la *Metro Goldwyn Meyer*, je descendis d'une longue Packard d'époque saluer Grace Kelly. Ou plus vraisemblablement Nicole Kidman, son incarnation aussi lumineuse et distinguée. Frémissements chaleureux autour, et murmures. L'icône de la mode et des médias est avant tout une comédienne rare et singulière formée à l'Actor's studio (oscar de la meilleure actrice). On se souvient de ses étonnantes métamorphoses : pathétique et mortelle chez Gus van Sant (*Prête à tout*), « Virginia Woolf » chez Stephen Daldry (*The Hours*), candide et meurtrie chez Lars von Trier (*Dogville*), énigmatique chez Stanley Kubrick (*Eyes wide shut*), meneuse de revue chez Baz Luhrman (*Moulin rouge*).

Il y eut, dans son sillage, un certain trouble, conclu par sa discrétion amicale et le projet professionnel commun. Puis chacun reprit rapidement son métier et s'appliqua. Tourné en anglais, le long métrage évoque donc quelques années cruciales (1956/62) de la vie de Grace Kelly. Aujourd'hui, le tournage reproduit les ultimes minutes de *High society*, son dernier film avant qu'elle ne devienne Princesse de Monaco. Nicole Grace Kidman pilote à vive allure une Mercedes 190 SL sur une route sinueuse du littoral. Fictivement, car le cabriolet est fixé entre une antique caméra Mitchell et une projection d'images,

d'un paysage périlleux et prémonitoire. Grace Kelly, en excès de vitesse, converse avec Franck Sinatra, son passager.

Olivier Dahan prodigue ses recommandations avec patience. Les gestes sont évalués, précisés. Des illusionnistes font le soleil, le vent, les crissements et les couleurs. Nous respectons un silence obligatoire entre les cadreur, perchmans et maquilleuses. Le film de Charles Walters enfin s'achève. Il lance : « Cut » ! La future princesse sort de sa Mercedes sous les applaudissements de l'équipe allusive. Elle traverse le plateau avec émotion et reçoit mes ferventes félicitations de producteur. Nicole Grace Kidman me prend affectueusement les bras (amitiés au scénariste). On offre des fleurs. Tournée en Steadycam, caméras mobile sur homme de peine, la séquence nécessita un nombre avantageux d'ajustements.

ALCESTE A BICYCLETTE



Comédie philosophique de Philippe Le Guay, avec Fabrice Luchini et Lambert Wilson

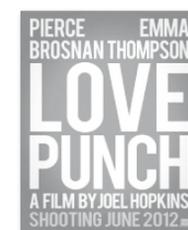
J'entre en une humeur noire, et un chagrin profond, Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font. Ce n'est pas une réflexion personnelle, mais la scène 1 de l'acte I du Misanthrope. Lambert Wilson y reprend Alceste, après la défection de Luchini. Rappelons que sa brillante carrière a débuté chez Fred Zinneman, auprès de Sean Connery, dans

une œuvre remarquable : *Cinq jours ce printemps-là*.

Soirée bruisante de première à l'Atelier. Le personnage a renoncé à son statut de vedette pour explorer la vérité du théâtre (c'est une fiction). Après l'attachant *Femmes du 6^e étage*, Philippe Le Guay retrouve ici le ton original, sincère et sensible qui fit son succès. Me voici, double peine, marié et journaliste, mais mon épouse est aimable. Nous croisons fortuitement Lambert Wilson durant l'entracte, et lui faisons part de notre admiration (synopsis). Un court dialogue s'engage, mais l'exigüité du promenoir, le mouvement du public, entravent l'effet des lumières. Multiplication des prises et tyrannie du détail - qui, selon Fellini, serait la règle de l'art.

En pause, nous disposons de la cour et du jardin, voire du paradis. C'est fête, le dernier jour du tournage. Notre comédien chante des mélodies américaines et Camille Japy proclame un sourire confondant. Quant à Luchini, il habite désormais son désert, soit modestement l'île de Ré (d'où la bicyclette).

LOVE PUNCH



Comédie sentimentale de Joël Hopkins, avec Emma Thompson et Pierce Brosnan

Deux comédiens élégants et inspirés encore, à la biographie éloquent. Le film est anglais mais le propos planétaire : un patron divorcé découvre, lors de son départ en retraite, la corruption

de son entreprise et sa banqueroute. L'argent des retraites (dont le sien, évidemment) aussi, a disparu. Avec l'aide de son ex-femme, notre héros va rechercher l'aimable escroc à l'origine de ces malversations. Parcourant l'Europe, les deux divorcés vont retrouver leurs premiers émois.

Séquences *Gala et magnificences*. Les berlines de prestige déjà s'agrègent. Nous sommes conviés dans un palais plutôt rutilant que nul n'aborde déceimment sans sa Jaguar. Marbres, fresques et candélabres rehaussent une galerie corinthienne. En homme d'affaires civilisé, si ces oxymores sont possibles, je déambule en smoking parmi les majordomes et les beautés fatales. Il y a naturellement un orchestre dans la salle de bal (à colonnes) et des buffets ostentatoires.

Au crépuscule, mille torches illuminèrent le parc quand le réalisateur, juché sur un hélicoptère, tourna sa première scène. Enfin, on fut assez loin de *Louis la brocante*. Joël Hopkins descendit le lendemain de son aéronef, mais non de son nuage. Et ce fut la sensuelle et flamboyante Emma en robe du soir, toute pailletée d'or, qui dut faire la direction d'acteur (nul ne s'en plaignit). Je fus plongé en plein cadre auprès des stars. De près, je crus voir Miss Kenton sortir du manoir de James Ivory (*Les Vestiges du jour*). Et James Bond démasquer le traître Gustav Graves (*Demain ne meurt jamais*).

Mais un parfum de scandale - selon le scénario - flottait déjà sur la gentry et la brillante société sombra soudain dans le chaos. Des événements inattendus et burlesques s'ensuivirent qu'il m'est malheureusement interdit de dévoiler (clause de confidentialité). Rendez-vous hitchcockien et amical sur les écrans. ■

Raymond Beyeler



Lourdes Balaguera sur le tournage de "Love punch"
Photo Raymond

Culture

Plaidoyer en faveur des épaves qui racontent notre passé

Ce n'est pas être passéiste que de se tourner vers le passé pour savoir d'où l'on vient alors que certaines traces laissées par nos ancêtres sont méprisées.



Soc de charrue ou araire, bois, XIX^e ou début XX^e s., Rouergue.

Méprisées par nos contemporains, toutes espèces confondues que ce soient les élus, les tenants de la culture, mais aussi le bon peuple. Pourtant ces «scories» du passé viennent du peuple puisqu'on les qualifie de populaires ; on les range même parfois avec quelque condescendance dans la catégorie des « Arts populaires ».

Or le monde vient de changer radicalement et rapidement : c'est une évidence. Nous sommes passés en quelques décennies de l'allure du pas du cheval à la vitesse de l'avion supersonique. Cette révolution sans précédent a tout balayé sur son passage, laissant toutefois des scories témoignant d'une autre qualité de vie, celle des ouvriers et des paysans, rythmée par le travail et souvent aussi par la prière.

Il nous est parvenu de menues « choses » sans aucune valeur marchande, c'est essentiellement pour cette raison qu'elles sont méprisées. Pourtant, ces objets, le plus souvent utilitaires, mais pas toujours, sont porteurs de rêve pour peu que l'on y prête attention.

Georges-Henri Rivière avait créé à Paris le musée des Arts et Traditions populaires : ce lieu a été fermé. Les collections ont été en partie transférées à Marseille pour constituer le MUCEM, Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée... Pourquoi pas ? Mais quelle drôle d'idée que de priver nos compatriotes d'un contact avec ces objets de modeste extraction, certes, mais portant en eux une charge émotionnelle dès



De gauche à droite : Grand porte montre (90cm) bois, probablement Bretagne, fin XVIII^e ou début XIX^e s.

Enseigne de maréchal ferrant dite « Bouquet de Saint Eloi », fer, XIX^e s. Midi de la France (Lot)

Epis de faitage en terre cuite vernissée, XIX^e s., Midi de la France.

Photos Paul Duchein

qu'on leur accorde quelque attention, puisqu'ils nous racontent notre histoire.

Cependant, la culture aidant, nous ne pouvons nous empêcher de les assimiler à des œuvres d'art ; Malraux prétendait que l'on ne « peut sentir que par comparaison ». Ainsi ce soc de charrue, dit araire, est plastiquement aussi beau et mystérieux qu'un masque Bambara de Côte d'Ivoire ; tel lissoir de bottier par ses formes simples et fuselées nous renvoie à Brancusi ; l'épi de faitage du Périgord évoque les personnages de Dubuffet, et ce « bouquet de Saint Eloi », œuvre d'un maréchal ferrant anonyme, nous fait oublier les courbes métalliques de Bernard Venet.

Mais laissons là ces comparaisons puisque ces objets d'art populaire se suffisent à eux-mêmes.

À côté de ces éléments fonctionnels, on découvre aussi des créations inclassables, hors normes,

que l'on pourrait faute de mieux rapprocher des créations de l'art brut. André Breton notait avec la pertinence qu'on lui connaît que ces objets « signalent l'existence d'un seul homme appliqué tout entier à concilier une réalité même très humble à son rêve ».

Inutile de préciser que ces auteurs inspirés, œuvrant comme de laborieux inconnus, n'avaient que faire du bon goût, ni de la mode ; ils ne faisaient aucun cas du temps nécessaire pour mener à bien leur ouvrage, n'avaient nulle notion de la commercialisation du produit puisque ces productions rares et personnelles n'étaient nullement destinées à la vente. Ces créateurs anonymes œuvraient avec amour et passion, utilisant des outils rudimentaires et des matériaux ordinaires pour donner forme à leurs rêves.

La révolution industrielle a rapidement imposé de nouvelles va-

leurs et les prodigieuses inventions technologiques du XX^e siècle ont balayé tous ces objets qui n'avaient plus leur raison d'être ; ils ont sombré dans l'oubli, fini leurs jours à la décharge et dans le meilleur des cas ont donné lieu à quelque communication. En réalité, à l'écart des lois du marché, ces objets doivent être collectés comme on chercherait des champignons et ce ne sont pas à coup sûr des fonctionnaires de la Culture qui se livreraient à cette prospection.

Gageons que dans quelque temps, ces scories seront recherchées comme les rares témoignages d'une époque, où le temps ne se mesurait pas et la vie était tout autre.

Certains musées de province sont consacrés à l'art populaire. ■

Paul Duchein

Paul Duchein est l'auteur notamment de : *La France des Arts Populaires*, Éditions Privat *Les épis de faitages*, Éditions Massin.

Rencontre

Entre le Danemark et la France

2012, pour le Royaume du Danemark, fut une année exceptionnelle.

La très populaire Reine Margrethe II a célébré son jubilé du 40^{ème} anniversaire de son règne, ainsi que le 45^{ème} anniversaire de son mariage avec un diplomate français, le comte Henri de Laborde de Monpezat, né à Talence dans la banlieue de Bordeaux, qui est devenu Henrik de Danemark.

Pendant la célébration de ce Jubilé, Margrethe II et le Prince consort Henrik ont honoré de leur présence, le 6 janvier 2012 au Palais Garnier à Paris, le spectacle du Ballet Royal du Danemark.

Le Ballet a présenté un chef d'œuvre en trois actes, sur le livret d'August Bournonville (1805-1879) - chorégraphe danois d'origine française, danseur et maître du Ballet Royal du Danemark, et son directeur dans les années 1830-1877 -, intitulé *Napoli ou le pêcheur et sa femme*.

Les artistes danois ont reçu un accueil très enthousiaste. Il faut ajouter que la Reine Margrethe II avait réalisé pour le Ballet Royal la scénographie, les costumes, dessins, décors, etc. Cet important événement musical en France était pour le couple royal une nouvelle rencontre avec ce pays tellement proche. Le Prince Henrik de Danemark, malgré le fait qu'il habite hors de France, n'oublie pas son pays natal. Il visite la France, avec la Reine Margrethe II ou seul, officiellement ou en privé. Il a rencontré les présidents français des différentes périodes de la V^{ème} République.

Le couple royal danois se sent très bien en France, surtout dans Lot à Cayx, près de Cahors, où se trouvent leur propriété, le château du XVIII^{ème} siècle et les vignobles. Ils séjournent ici chaque année durant les vacances en août.

Le Prince Henrik est fier de ses vins

de grande qualité, qui viennent de son domaine viticole.

La Reine Margrethe II est la plus française de toutes les têtes couronnées européennes. Évidemment, c'est grâce à son mari. Pendant une interview pour la presse française, elle a dit qu'elle aimait beaucoup la France, parce que c'est la patrie de son mari. Selon la souveraine danoise, ce pays la fascine avec ses facettes si diverses. Elle connaît la France au mieux.

La Reine a souligné aussi qu'elle vit « un éternel roman d'amour avec le prince Henrik et la France ».

Le Prince consort séjourne plus d'une fois à la Maison du Danemark aux Champs-Élysées à Paris. En mars 2011 eut lieu ici, avec la participation du Prince Henrik, la présentation du livre « *ENEgaenger-Portraet af en Prins* », dont l'auteur est Stéphanie Surrugue, journaliste et écrivain.

Pendant cette rencontre, le mari de la Reine Margrethe II a parlé très sincèrement de sa vie familiale, de son rôle pour le Danemark, de ses liens avec la France et de ses passions, etc.

Le Prince Henrik est toujours très actif. Ses obligations au Danemark sont nombreuses. Il trouve néanmoins du temps pour la vie familiale. Il cuisine aussi et s'occupe même de ses petits-enfants.

Comme la Reine, il est un véritable intellectuel et un artiste accompli. Ils adorent tous deux les beaux-arts. Le Prince consort peint et sculpte, etc. Il est un très talentueux et excellent pianiste. Il joue aussi parfaitement du violoncelle.

Le Prince Henrik aime jouer Chopin, éminent compositeur et pianiste virtuose à la renommée internationale, de père français et mère



polonaise, né à Zelazowa-Wola en Pologne.

Sous son haut patronage, s'est déroulé à Copenhague un concert-gala pour la clôture de l'Année de Chopin en 2010, célébrée à l'occasion du 200^{ème} anniversaire de la naissance de Frédéric Chopin, avec la participation de la Reine Margrethe II et de la famille royale danoise.

Le Prince consort Henrik m'a dit à la Maison du Danemark à Paris, que cela fut « une très agréable soirée ». Il aussi l'auteur de livres ; ses poèmes sont édités en France, par exemple *Murmures de vent*. Pour sa poésie, il a obtenu le prix de l'Académie française.

Avec la Reine, il a traduit en danois *Tous les hommes sont mortels* de Simone de Beauvoir.

Le 1^{er} novembre 2012, le Prince Henrik a inauguré à Copenhague l'exposition « Une affaire française », représentant les grandes marques françaises, les vins et les produits alimentaires français, le tourisme et la culture française.

En 2013, l'Association France-Danemark aura 30 ans. Son président d'Honneur est le Prince consort Henrik, qui s'intéresse vivement à ses activités. L'association a pour but de promouvoir en France la connaissance du Danemark dans le domaine culturel et social, avec des conférences, des expositions, des débats, des concerts, etc.

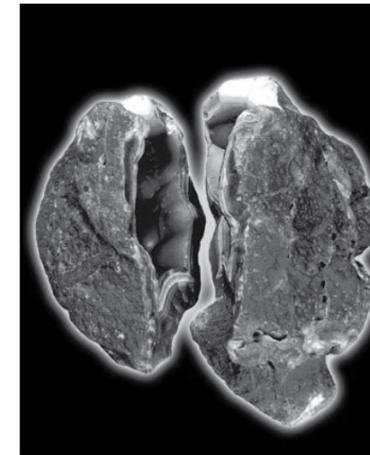
Son Altesse Royale le Prince Henrik de Danemark est charmant, direct, simple, cordial, chaleureux et attachant, vraiment un homme de grande culture. ■

Henry Rog

Les coups de cœur de Nadine

Pourquoi et comment les hommes ont-ils besoin de créer des interprétations en termes de signes ou de volonté de la nature terrestre ou de l'au-delà ?

Le chemin du cœur et la pierre-cœur d'Uruguay



Le chemin du cœur est un film-documentaire (62min, à voir sur YouTube) sur une histoire étonnante,

celle de la pierre-cœur d'Uruguay ! Il s'agit d'une géode d'agate de 130 millions d'années en forme de cœur humain, - et aussi avec la forme de l'Uruguay -, avec des inscriptions mystérieuses sous forme de symboles christiques en cristaux de quartz. Elle a été trouvée il y a 40 ans, à Artigas (Uruguay), dans une carrière, par Laires Luciano Lucas. Artigas est situé dans le nord de l'Uruguay, c'est un département montagneux constitué de laves et de basaltes, créé en l'honneur du chef militaire José Gervasio Artigas.

Cette pierre unique (une météorite pour certains) aurait un message de paix et d'amour pour l'humanité. Hugo Lucas, fils de Laires, en est propriétaire et s'en dit le « gardien ». Il dit : « Nous sommes

en présence de quelque chose qui est supérieur à l'homme et cette pierre appartient à l'humanité. » Elle apporterait à chacun ce dont il a besoin, physiquement ou émotionnellement !

Michel Almeras se charge de la faire connaître bénévolement dans tous les pays ! Les témoignages recueillis sont parlants. Pour ma part, j'ai eu la chance incroyable et le cadeau de voir et de toucher ce trésor inestimable ; car la pierre-cœur n'a pas de prix ; et il faut être au bon endroit, au bon moment pour y avoir accès.

MERCI du fond du cœur à tous ceux qui s'engagent à nous la faire connaître ! ■

Site : <http://piedracorazon.com> et <http://www.lecheminducoeur.org/le-film.html>

Le secret du cœur, de Montserrat Gascón



Le titre de ce livre donne déjà envie de découvrir le secret de l'organe vital de notre corps, tant physiquement qu'émotionnellement, le siège de l'Amour, sentiment capital de notre vie !

Le livre le plus magnifique qu'il m'ait été donné d'admirer !!! De par sa présentation : deux cents pages de papier « spécial », une couverture matelassée ornée d'une étoile dorée et de la « fleur de vie », une

reliure en cuir bordeaux, un marque page incorporé en velours de la même couleur, deux splendides illustrations couleur, un DVD d'explications cacheté ; Montserrat Gascón a fait très fort. Mais connaissant le personnage, c'était normal.

Cette fabuleuse histoire enrichissante se lit d'une traite, tant elle est passionnante ! Une mère médecin se rend compte que tout son savoir ne lui sert à rien face à la maladie de son fils, tombé dans le coma... C'est une femme guérisseuse du bout du monde, qui va lui apprendre à écouter et à ouvrir son cœur et son secret. Ce livre est une grande révélation, un cadeau, une découverte capitale. Si je n'ai qu'un seul livre à sauver, c'est celui-ci !

J'ai eu l'immense privilège de rencontrer Montserrat Gascón, une personne hors normes, lors d'un

de ces stages ayant rapport à ce livre, *Le péricarde*, qui enseigne comment se libérer d'émotions douloureuses, (le péricarde étant « l'air bag » qui protège le cœur de tous les chocs émotionnels). Le livre et le DVD *Vive le péricarde libre* - vive la vie- donnent les explications principales.

Vous allez découvrir -prochainement- *Le secret du cœur* sur grand écran, puisque le tournage est en préparation. Film à ne pas manquer ! ■

Nadine Adam



Le secret du cœur - Vive le péricarde libre, DVD, Debowska Production, 25 €

Pour acheter le livre et le CD joint (80€, contacter Nadine Adam lemaildenadine@yahoo.fr

En balade

Le swing catalan

Lorsqu'on joue au golf, c'est l'ensemble du corps qui, dans un mouvement fluide mais concentré, entraîne la balle.

L'envolée est parfois céleste, elle est souvent étonnante... C'est d'ailleurs dans ces moments que l'on s'amuse le plus, sinon que faisais-je là-bas en Catalogne du sud, juchée sur un pied, un arbre à ma gauche, une mare sur la droite et un bunker me narguant, ligne défensive d'un drapeau rouge au fond, tout à fait indifférent à mon sort ?

Lieu : Golf de Peralada. Castell de Peralada où l'opéra se mêle au vin en été, où l'air du printemps est déjà chaud, où l'impeccable *green* découpe le ciel comme une invitation polie à l'action. Protagonistes : quatre journalistes (un anglais, un autrichien, une suédoise et une française) sur la route du golf en Catalogne.

Peralada, c'est la précision qui prime sur la distance, c'est la concentration qui l'emporte sur la force... deux putts et trois bières plus tard, nous exagérons nos exploits et refaisons la partie mentalement. L'un d'entre nous serait bien resté vivre dans une des maisons en bord de terrain, oui mais voilà, on nous attendait aussi ailleurs. Adieu caddie et vent léger !

Le lendemain ce fut une autre affaire. Épreuve golfique au PGA de Barcelone. Architecture blanche et grise du clubhouse, parcours large et long, très long, très très long... Bar imposant et s'imposant au départ du premier trou. On imagine des rivaux se toisant pied-à-pied,



ou plutôt, swing après swing. On croise du cigare. On attaque le green comme d'autres se préparent à grimper le Fuji-Yama. On entend claquer le driver au loin, discuter sec avec le ciel et ramener sa fierté au fond du sac. Pas de manières, ça dispute chaque point ! Mais dans ce monde brut et corsé, un sublissime café nous remis de nos émotions de vétérans du green. Nous avons souffert avec grâce, méprisé les barbares du dimanche qui laissent les traces de leurs crampons dans la poursuite effrénée de la gloire.

Bien que l'effort nous eût soudés malgré la compétition, je surveillai cependant du coin de l'œil mes camarades sur la route qui nous menait à la prochaine étape : le « pitch and putt » de Lloret de Mar. Comment dire, le « pitch and putt » est au golf ce qu'un week-end à la campagne est aux vacances. Ici, pas d'équipement tape-à-l'œil, pas de roulement d'épaules à l'horizon. C'est comme si la ferme de grand-papa s'était transformée en camp ludique pour grands enfants. Départ sur une plate-forme

en bois digne d'Indiana Jones et l'arche du temple perdu, on s'imagine que le prochain trou est dans un arbre ou qu'une poule va surgir nous piquer la balle entre deux départs ! Génial pour qui veut retrouver le naturel, indispensable pour commencer à jouer au golf. C'est là enfin, que j'ai compris, que j'ai tout compris du golf. En voyant les œuvres de Dali à Figueres (actuellement aussi à Paris au centre Pompidou) il suffit de voir ses double sens, son autodérision, sa mégalomanie pour que l'on voit ce qu'un bon golf doit être. Le golfeur est au sport ce que Dali est à l'art. Un fou, un illuminé, un grand enfant qui se prend au sérieux pour déclarer qu'il n'est rien devant Dieu ! En hommage j'irai un jour mettre des œuvres de Dali sur les bunkers et les collines du parcours de golf, horloge, cuillère et cœur battant, et nous trinquerons sur des moustaches géantes à la gloire du vin, des Hommes et de leur swing ! ■

Vanessa Biard

NB : Entre l'Angleterre et la France il n'y eut pas de vainqueur. L'Autriche estima que l'Angleterre avait dropé trop loin, et que la France ne respectait pas les règles du bunker. La Suède, toujours neutre, ne voulut pas prendre partie. Afin de ne pas déclencher un troisième conflit mondial, nous décidâmes de régler ça au putting... Le calme suédois eut raison de nous trois !

Pour ceux qui voudraient s'y rendre :
Golf de Peralada à Peralada (près de Figueres où se trouve le musée Dali créé par Dali lui-même) www.golfperalada.com ;
Golf PGA de Barcelone : www.pgacatalunya.com
Le pitch and putt "Papalus" : www.pitch-andputtlloret.com

 Le golfeur est au sport ce que Dali est à l'art.

Nos droits

Le statut des journalistes et le Conseil constitutionnel

Deux articles du Code du Travail concernent, en particulier, les journalistes : l'article 7112-3 pour la rupture du contrat de travail et le 7112-4 pour l'évaluation de l'indemnité de licenciement.

À ce sujet, le Conseil constitutionnel a été saisi par la Cour de cassation de deux questions prioritaires de constitutionnalité (QPC)¹.

L'article 7112-3 fixe un régime de licenciement particulier pour les journalistes ayant dépassé 15 ans d'ancienneté, régime plus favorable que celui des autres salariés, ce qui était contesté.

Le Conseil constitutionnel a estimé que la loi pouvait, compte tenu des conditions spécifiques de leur métier, leur accorder un mode de détermination de leur indemnité différent de celui des autres salariés, sans méconnaître le principe d'égalité avec eux.

L'article 7112-4 prévoit de confier à une commission arbitrale composée en majorité de professionnels la fixation des indemnités dues aux journalistes licenciés après plus de 15 ans d'ancienneté, les décisions de cette Commission pouvant faire l'objet d'un recours en annulation. Le Conseil a estimé que ces dispositions comme celles de l'article précédent étaient conformes à la Constitution en ce qui concerne le principe d'égalité.

Avec ces deux décisions prises au plus haut niveau du droit, le statut des journalistes se trouve confirmé.² ■

Georges Robert

1. Conseil constitutionnel n° 212 – 243 à 246 QPC 14 mai 2012 – Yonne Républicaine.

2. Loi du 29 mars 1935.

La Loi de 1881 et la communication au Public par voie électronique

La Loi du 20 juillet 1881 initialement destinée à l'encadrement juridique de la Presse écrite se trouve à nouveau évoquée avec l'évolution des techniques de communication. Deux aspects ont une importance particulière : la durée de prescription et le droit de réponse.³

La durée de prescription

Le délai de prescription est fixé par l'article 65 de la Loi à trois mois révolus, ce qui déroge aux délits de droit commun avec pour objectif de garantir la liberté de la Presse. Le point de départ du délai est le premier acte de publication.

L'application de ces dispositions aux services de communication en ligne fait l'objet de la « Loi pour la confiance dans l'économie numérique » (LCEN) du 21 juin 2004, dont l'article 6V renvoie à l'article 65 de la Loi de 1881, en précisant que ses chapitres III et V sont applicables. Le problème qui se pose alors est la définition de l'acte de publication, qui n'est pas facile à établir sur Internet où passent des messages qui peuvent rester un certain temps en ligne, ce qui correspondrait à des infractions continues, alors que la publication écrite est instantanée. Ce problème a fait l'objet d'intervention de la jurisprudence et a abouti au Conseil constitutionnel. Il en ressort que l'infraction reste instantanée comme pour la Presse écrite.

Le droit de réponse

Le droit de réponse de toute personne nommée ou désignée dans un journal ou écrit périodique a



été institué par l'article 13 de la Loi de 1881.

Il prévoit que dans un quotidien, la réponse doit être insérée dans les trois jours, et dans un non quotidien le surlendemain de sa réception.

Ce droit a été transposé en matière de communication audiovisuelle par la Loi du 29 juillet 1982 (article 6) et de ce fait, la prescription reste de trois mois.

Par ailleurs, la Loi LCEN érige en infraction le refus d'insertion. Cependant, une nouvelle disposition apparaît avec le Décret de 2007 (article 5) : le demandeur de la réponse peut accepter que la publication supprime ou rectifie le message contesté ; le droit de suppression n'existe pas pour la Presse écrite.

Nous venons, ainsi, d'évoquer l'évolution du cadre juridique de la nouvelle technologie dont les législateurs du XIX^e siècle ne pouvaient connaître la nature...

Maintenant, compte tenu des mutations en cours, il nous faut rester attentifs aux changements qui pourraient intervenir à l'avenir. ■

G. R.

3. La Loi de 1881 et le Droit de la Communication, Alain Enam, Droit de l'Immatériel. Juin 2012

LE SJPP
vous offre
ses meilleurs vœux pour l'année

2013



Conception+Graphic design: Jérôme Andrade – graficsolutionsagency@yahoo.fr

